

La route

Autor(en): **Divico**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 27

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219626>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

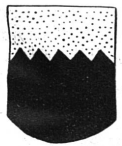
ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

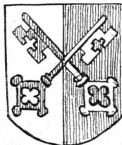
ARMOIRIES COMMUNALES



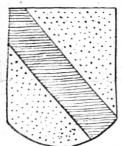
de scie (enîé,

Donneloye a repris en 1920 l'écusson des seigneurs de Donneloye qui gouvernaient cette localité au XII^e siècle : c'est un écu dont le tiers supérieur est d'or et les deux tiers inférieurs noirs ; la ligne de démarcation de ces deux couleurs est en dents

de scie (enîé, en terme héraldique).
LUINS, au district de Rolle, a un écusson partagé verticalement en deux parties blanche et rouge, sur ce champ deux clefs en sautoir dont les couleurs sont rouges sur le blanc et blanches sur le rouge. Le champ de l'écu est celui de Payerne, parce que l'église dépendait du prieuré de cette localité et les clefs rappellent que St-Pierre était patron de cette église.



BOURNENS, au district de Cossonay, a un écu d'or traversé obliquement de haut en bas et de gauche à droite par une bande bleue. Ce sont les armes simplifiées des Charrière qui furent seigneurs de cette localité de 1589 à 1731.



SAINT-SULPICE au district de Morges a pris les armoiries de Lausanne, blanc en haut et rouge en bas, sur le champ ainsi formé se détache une église noire formée d'un clocher avec abside et de deux ailes latérales, cette construction rappelle ce qui reste

du prieuré de l'église de St-Sulpice et qui donne un cachet si pittoresque à cette jolie localité du bord du Léman. Les couleurs de Lausanne ont été choisies parce que lors de la conquête bernoise le prieuré de Saint-Sulpice qui était aux mains d'Aymon de Gingsins, abbé de Bonmont lui fut laissé parce que très dévoué et très sympathique aux Bernois, à la mort d'Aymon survenue en 1537 ; le prieuré fut cédé par les Bernois à la ville de Lausanne qui en tira parti en l'amodiant.



VULLIERENS a des armoiries un peu bizarres et chargées ; ce sont les armes de ses premiers seigneurs, les sires de Duin. Elles consistent en un champ rouge sur la partie supérieure duquel figurent trois tours blanches réunies, celle du milieu est verticale, les tours latérales sont obliques, penchées en dehors. Sur la partie inférieure de l'écu deux poissons posés obliquement, comme les branches de la lettre V, les têtes en haut.

SAUBRAZ. — Le Conteur a déjà présenté un dessin et une description des armes de cette commune sans en donner l'interprétation que nous avons trouvée dans le bel ouvrage de MM. F. Th. Dubois et Cornaz. Les couleurs rouge et jaune sont celles de la seigneurie d'Aubonne et la Grue est un rappel des armes des comtes de Gruyère qui possédèrent Saubraz en 1400.

ENTRE NOUS, VOISINE

SALUT Voisine ! — Bonne pipe, Voisine ! Vous voici encore bien affairé à cette heure ! Ne prendriez-vous point par hasard la vessie de la lune pour la lanterne du soleil ? Il y a beau longtemps que le jardin dort avec son ver-luisant pour veulleuse et que les poules ont la tête sous l'aile. Là, cessez de « tournailler ». Ne ferait-il pas bon prendre le frais sur le banc du seuil en parlant de ce qui se passe dans le monde.

La pensée aussi a ses droits et c'est quand le corps se repose qu'elle peut à son aise se formuler. Le Bon-Dieu qui pendant six jours durant travailla à créer le monde et ne se reposa que le septième, avait des forces toutes neuves et d'autre sorte que les pauvres nôtres. Si le Créateur de nos belles vignes eût été comme vous et moi de faible chair, soyez sûre, ma bonne, qu'il se fût octroyé cette heure de repos que je réclame à la fin de la journée.

Encore ceci, plus que cela ! Tant et si bien que l'heure du lourd sommeil sonne à l'horloge de la salle sans qu'on ait même eu le loisir de se regarder en face.

Alors l'intimité du ménage, voisine, qu'en faites-vous ? Comment se connaître bien sans jamais se parler au calme et comment préparer l'avenir si l'on ne met en réserve un peu de pâture pour l'esprit. Il ne suffit pas d'amasser pour être heureux, encore faut-il amasser bien, c'est-à-dire un peu de tout : quelques billets en portefeuille, c'est entendu, mais aussi de bonnes amitiés, de belles lectures, de quoi distraire les veillées quand on ne pourra plus s'agiter sans trêve de la cave au grenier.

Allons, c'est dit Voisine, cédez aux jeunes un brin de votre autorité et donnez congé au « tracassin ». Il n'est plus besoin, Voisine, d'aller voir dehors ce qui se passe. Voici, avec votre bière fraîche, la paix chez vous, la paix du soir qui est la meilleure, parce que le souci de la journée s'y endort déjà et que le cœur, cependant, y veille encore, gonfle de vie secrète comme la grappe à l'ombre de sa feuille.

L'Effeuilleuse.



LO REGENT QUEGNU AO PRIDZO

QN deçando, ci farceu dè Marc à Louis, no z'a parlà dâi pridzo dè djonna et dè clliâo puchètè tâtèr ài premiau qu'on medzivè ci dzo. Cè m'a rebailhi sovenince d'o-quiè, que m'a z'au zu raconta lo vilhio Metzî dè la Gola, qu'avâi adî quauquîè gouguenettè po fère rîre.

Quand iro mousse, que no desâi, dein noutron veladzo, n'ava po régent on crâno gaillâ, qu'avâi nom Trevougne et qu'irè on tot bon po dégrou-melhî lè bouibo. Pu, peindè lo tzaute, fallâi-te allâ à bou, fère dâi coumechon, aubin mena la tschivra, ne no refusavè jamé condzi. Po lè feliettè,

la mima tzhouze : se la mère devessâi eimpata, cola la buia, allâ à martzi, n'avant qu'à averti Monsu Trevougne. Assebin, lè fennè l'amâvant bin et, coumè lo fo dè coumouna irè dè couôte lo collidzo, lâi porîavant adî on puchè quarta dè gâteau, que sâi ài pommè, ài bin seimpliamè à l'oullhio et ài z'ugnons.

Ein ci tè, lè régent ne pouâvant pas tant quartetta, n'avant que 700 franc, et portant ein hivè devessant fère encora l'écoula la veilhia, pu tzaanta ài pridzo et mimamè lière totè lè demein-dzè, tandi que lo mondo s'amenavè, câ on n'avâi pa, coumè ora, dè cliiau quinquernè qu'on lâu dit dâi z'harmonioume.

Dan, Monsu Quegnu devessâi lière, et l'étaî prau molési, câ, dein cliiau vilhiè bibliè, lè s'irant coumè lè f, mâ noutron régent ein avâi tellamè l'habitude que fasâi cè à la mécanique, tot ein guegnè lo mondo qu'entravè. Se bin qu'on iadzo, l'ein è arrevâ d'onna drôla. L'avâi pra den la Genèse, iò lè racontâ qu'apri avâi fè Adam, lo bon Diu s'étaî de : n'è pas bon que l'homme sâi solet : ie sara traou benirhaou : ne fara rè que de sublia et dè tzaanta ein travaillé, pu dè djuvi ài jass, la veilhia, per tsi Fremelle ; mè faut lâi balhi onna tzermalare, po lâi gatâ on pou la via. — Et l'avâi fabrequa Eve, qu'ein a binstou zu fé dâi sinnè, coumè vo sédè, quand sè aquouquelhia avouè la serpè à senaillie.

Ci l'histoire sè trovavè au bas d'onna padze que finessâi dinse : « Tu auras donc Eve pour compagne ». A ci momè, vaïque Trevougne que virè dou folhiets et que continè pè cliiau mot : « et tu l'enduiras ». L'è ci passâdzo iò lo bon Diu recoumèdè à Noé, dè bin eimbardoufa se n'ardè dè pèdze per dèdè et per défrou !...

Po lo chant, ci bravo Trevougne n'irè pas fô, ie pioudzivè adî dein le chaumo, principalamè ài cantique dè Simelion, qu'on bramavè à totè lè coumenion et que coumeincè dinse : « Laisse-moi désormais, Seigneur, aller en paix... »

Portant, on coup, à pâ ci zingue, lè z'autro aviont encora prauvè éta, se bin que lo menistre qu'amavè son régent lâi fâ amicalamè, ein salhiè dâou pridzo :

— Eh ! bien, mon ami, ça n'a pas mal été votre chant, aujourd'hui.

— Oui, oui, que lâi répond Trevougne, mais il faut avouer que j'ai encore rudement cochonné ce « Laisse-moi désormais ». *Emile D.*

LA ROUTE

BH bien quoi, la route ?
— Elle est à tout le monde !
— Ah ! laquelle tu nous chantes-là !
C'est une vérité du vieux papa La Palisse !
— En es-tu bien sûr ! voyons un peu !

Quand une automobile passe à une allure exagérée, qu'elle nous frôle comme une trombe, nous faisant frissonner ainsi que la feuille au moment de tomber sous les coups du vent, qu'elle risque de nous rompre le cou, briser les reins, casser les jambes, bouseler la tête ; qu'elle affole nos attelages, et nous, de brandir dans son sillage de fumée et de poussière, un poing vengeur mais impuissant, à qui donc est-elle la route ?

Lorsque tu fais une course en automobile avec ton ami Maurice, à une gentille allure de pères de famille en ballade, et qu'au devant de votre voiture un char de bois, traîné par deux chevaux

donnant à plein collier, s'obstine à tenir sa gauche de par la stupide volonté du conducteur plus bête que ses chevaux auxquels, après vos coups de trompe répétés, il finit par arracher la bouche avec le mord tiré brusquement pour aller à droite, à qui donc est-elle la route ?

A certaines époques, après les coupes d'herbes, nos paysans arrosent leurs champs et vergers de purin, en parfaite raison du reste ! Mais quand une des bossettes employées à cet utile travail asperge tout du long la rue du village, répandant son liquide et semant son parfum à toute fenêtre ouverte, à qui donc est-elle la route ?

Vers les deux heures du matin, la nuit étendant ses voiles opaques favorise le sommeil du travailleur dormant à deux oreilles enfouies dans le traversin conjugal, où il repose sa tête alourdie. Soudain, sous ses fenêtres entr'ouvertes à l'air pur et frais de la nuit, une pétarade endiablée éclate. Au milieu de la chaussée, une motocyclette arrêtée crache, tous gaz ouverts, des gerbes d'étincelles par les tuyaux de ses deux cylindres.

Puis, dans un nuage de fumée, un bruit de mitrailleuse en action, elle démarre et s'en va porter ailleurs son tintamarre bruyant et incommode. Notre dormeur s'est éveillé. Il monologue quelques vifs propos à l'adresse de ces perturbateurs du sommeil des justes, et il se tourne de côté sous son duvet pour mieux retrouver Morphée. Mais, ironie, au moment où ses yeux se ferment sur son rêve de dormir encore, une automobile de course passe, échappement ouvert, et la cadence sonore de ses quatre cylindres emplis la rue, roule dans les chambres et chasse le sommeil.

A qui donc est-elle la route ?

Voici un gentil village. La route le traverse dans toute sa longueur. Plusieurs petites rues latérales y aboutissent à angle droit. Cela n'a l'air de rien et l'on ne songe pas même à une possibilité d'accident. Une auto monte la rue principale à vitesse normale. Arrivée à la hauteur d'une des petites rues latérales, un char à paninières, descendant à reculons, traverse la route à un mètre devant l'auto, au risque d'y entrer en plein flanc. Brusque coup de frein. Arrêt brutal. La tête de madame enfonce la vitre. Blessures graves à la face. Monsieur, cramponné au volant, n'a pas de mal. Que s'est-il passé ? Voilà ! C'est un char que l'on descendait, sans s'inquiéter de savoir s'il montait un véhicule sur la voie principale. A qui donc est-elle la route ?

C'est au travers d'un village. La chaussée formant voie intercantonale, resserrée entre murs et maisons, est étroite. Très pratiquée, elle est de ce fait dangereuse. Contre le mur, deux chars de branches de fayard en un seul tas. Il empiète le tiers de la chaussée. Devant le tas, un chevalet à scier le bois. Une scie et un homme à chaque bout. Plus loin, un plot à bûcher. Une hache et un homme. La route est encombrée jusqu'à son milieu. Les véhicules circulent avec une roue dans le « médillon » bordier, à moins d'un mètre des seuils d'entrée des maisons. Sort un enfant en courant. Il roule sous les roues d'une auto passant à hauteur de la porte. Une jambe cassée. A qui donc est-elle la route ?

Le ruban goudronné Neuchâtel-Lausanne serpente au-dessus d'un parchet de plantages. Un homme bêche. Il sort de la terre remuée des pierres plus petites ou plus grosses comme le poing. Il les jette sur la route. Elles roulent sur le macadam durci. Passe une camionnette à l'allure accélérée. Un des pneus mord en partie sur une des pierres arrondies, fait ressort, et l'envoi d'une violente pression à dix mètres de là, frapper à la tête une fillette gardant les vaches, paisiblement assise sur un talus en tricoton un petit bas de laine. L'œil est endommagé et l'on ne sait si l'on pourra le sauver. A qui donc est-elle la route ?

Dans le panier des dix heures, un verre s'est cassé. L'homme s'en aperçoit en rentrant des champs. Il ne faut pas que la patronne le voie. Il soulève le linge où reste un morceau de pain, prend le verre cassé et le jette sur la route. Il reste là, à plat sur son fond le fragment brisé,

pointé telle une flèche. Dans le soir venu, personne ne le remarque. Voici des ouvriers de fabriques rentrant à la maison en bicyclette. La roue avant de l'une donne en plein sur cet éclat de verre. Le pneu et la chambre à air sont coupés net. La roue dévie. Le cycliste tombe. Il se blesse aux deux mains. Il rentre à pied. Se lave à peine. Soupe et se couche bientôt. Trois jours après, le tétanos se déclare et la semaine suivante, il meurt. A qui donc est-elle la route ?

Dimanche dernier, un de mes amis se promenait en suivant la route cantonale avec deux superbes jeunes chiens de chasse. Une auto arrive comme un bolide, tenant sa gauche à un contour. Mon ami se jette contre le talus et échappe à l'écrasement. Mais la voiture happe un des chiens, l'assomme et le traîne sur une cinquantaine de mètres. Puis la pauvre petite loque reste sur place, ensanglantée et morte. Une femme se retourne dans l'auto. Elle regarde cette chose inerte. Elle renseigne le conducteur. Il accélère sa fuite honteuse. A qui donc est-elle la route ?

La journée finie, le soir tombe et la nuit vient, ramenant au logis, par la route doublement noire de sa couche de goudron et de son enveloppe de ténèbres, tous ceux que leurs occupations ont appelés hors de leur domicile. A pied, en bicyclette, en char, en auto, chacun rentre au bercail. Là-bas, au loin, un immense pinceau lumineux se meut dans la brume comme une couleur, épousant tous les méandres de la route. Soudain, à l'extrémité d'un bout droit, il surgit, violent, intense, écrasant de lumière, éblouissant de clarté, absorbant dans son formidable rayonnement le falot de la bicyclette, la bougie du char, les phares à carbure des autos, accaparant nos yeux, aveuglant nos pupilles, au point de ne plus rien voir ni distinguer que cette obsédante projection. Que reste-t-il à faire au malheureux pris dans cette avalanche de clarté ? S'arrêter, se laisser choir au bord de la route, tomber au bas du talus, rouler dans le fossé, le ravin ou le ruisseau, ou attendre encore qu'on veuille bien lui passer sur le dos. Aériolithe écrasant le pauvre ver-luisant ! Rien de désagréable et dangereux comme ces rencontres d'autos puissamment illuminées qui, aux croisements de véhicules ou aux traversées de villages, dédaignent le règlement de la route, et méprisant le passant, n'éteignent pas leurs projecteurs. Aussi, lorsque les conducteurs honnêtes voyant la détresse de ceux qu'ils aveuglent font jouer le commutateur sur les feux de police, à ceux-là, jamais je ne manque de crier : « Merci ! » Aux autres, le mot me montant aux lèvres salirait celles-ci en l'exhalant et je le retiens de mes dents serrées. A qui donc est-elle la route ?

Les tout frais promus chauffeurs, munis d'un permis de circulation de quelques semaines, se lançant sur nos grandes artères avec une désinvolture de parvenus, songent-ils au danger qu'ils représentent par leur inexpérience ? Ils ne doutent souvent de rien dans leur orgueil, leur joie, ou leur égoïsme de pouvoir rouler en auto, avec ou sans leur petite amie. Qu'importent les autres usagers de la route. A eux de se garer, si leur manque de connaissances, de présence d'esprit, ou de sang-froid provoque un danger. Combien en est-il de ceux-là, lorsqu'un obstacle fortuit et imprévu se présente, qui sachent bloquer leur machine, évoluer, changer brusquement de direction, prendre une décision instantanée, évitant la collision, le choc. Certains pressent encore au contraire sur la pédale de l'accélérateur au lieu de se servir du frein, créant un élan qui précipite ou aggrave la collision. A qui donc est-elle la route ?

Les mains aux poches, casquette sur l'oreille, cigarette à la bouche, un groupe de jeunes gens forme le rond, parle, rit, taquine les filles, courtise les chats, houspille les chiens, ce qui les amuse et les divertit. Plaisirs de leur âge que je voudrais bien partager. Mais pourquoi se mettre sur la route, l'accaparer, se déranger à peine quand passe une auto au risque d'être happé par le pare-boue ? La route ne peut plus être un salon de divertissements, de rires et de bons mots. La circulation la réclame, la veut pour elle, et on

ne peut sans danger faire autrement que la lui abandonner. Même un honnête pochard ne peut plus y déambuler, chantant ses vieux refrains en serpentant. Il faut maintenant qu'il rase les murs comme un matou en quête d'amour. A qui donc est-elle la route ?

Ceux qui accaparent la route, en abusent. Ils sont d'inconscients peut-être, mais criminels égoïstes ; dangereux pour eux-mêmes et pour les autres. La route n'est pas une piste de course pour toutes les folies de la vitesse, ni un champ d'essai pour les indécis, ni un dépôt, ni un chantier à façonner le bois, ni un tire à gauche pour les obstinés. Elle est et doit être la route, tout simplement. En raison de son intense service actuel, de cette circulation rapide encombrante, nécessaire à la vie d'à présent, il faut la respecter et se soumettre aux plus élémentaires exigences de la police routière. C'est si facile, et ce serait combien mieux si chacun, piéton, chars, autos, campagnards et citadins, y mettaient un peu du leur. La sécurité de la route en serait augmentée, et dans ces conditions, elle serait vraiment bien à tout le monde.

(Journal d'Yverdon).

Divico.

LE MATOU DE MA VOISINE

*L'hiver dernier, en sa fourrure
Au poil touffu, noir et brillant,
Il avait encor de Vallure ;
Mais, il le faut voir maintenant !
Il ne lui reste que l'échine ;
Son poil est roux et broussailleux ;
Il a vraiment bien piètre mine,
Cet infatigable amoureux !
Toute la nuit, en son langage,
Il appelle une belle en vain ;
Mais les chattes du voisinage
N'ont pas l'air d'aimer son refrain !
Si, comme lui, dans mon jeune âge,
J'avais beuglé pareillement,
Ma mie aurait fui, je le gage ;
Je serais garçon, sûrement !
Et, j'entends pourtant sa maîtresse
Lui prodiguer des mots câlins,
En lui faisant mille caresses ;
Peut-on, à un chat si vilain ? !
Non seulement il nous dérange
La nuit, par ses cris discordants ;
Mais, il guette aussi mes mésanges,
De son œil perfide et méchant.
Si, par hasard, il s'aventure
Dans l'enceinte de mon courtil,
Il n'y fait pas vieux, je vous jure ;
Car, à défaut d'un bon fusil,
Le gravier me sert de mitraille ;
Car, pour protéger les oiseaux,
Je suis prêt à livrer bataille,
A tous les chats, vilains ou beaux.
Mon jardin est un sanctuaire,
Où messire matou inquiet,
Doit, pour le moins autant se plaire,
Que moi au pays des soziets !*

Pierre Ozaire.

LA VISITE

ELA a changé de nom. Ceux qui parlent bien l'appellent « examen » et prononcent amen, peut-être parce que c'est le point final de quelque chose de long. On s'y prépare depuis toujours, mais, depuis trois mois, on ne parle que de ça. Voudrait-on oublier, d'ailleurs, que les choses sont là pour le rappeler à notre bon souvenir. Les gosses s'en réjouissent comme d'une fête : un petit changement, quel qu'il soit, est une si heureuse diversion au train-train journalier. Que cela soit aussi une fête pour leurs maîtres, cela dépend d'eux, les gosses, mais ils l'ignorent et n'en ont cure. Et, le jour venu, personne ne manque à l'appel. Ils arrivent en bande joyeuse, ayant fait du luxe : tablier propre, mains lavées et souliers cirés, un sac de « nius » dans la poche, la joie au cœur et le sourire aux lèvres. La présence insolite d'une seconde chaise vient leur prouver, dès leur entrée en classe, que, décidément, ce n'est pas un jour comme un autre. Alors, bravement, ils prennent